

L'écrivain, petite mère, qui n'est pas seulement un raconteur d'histoires...

Lire *Devance tout adieu* de Jean Sullivan, c'est pénétrer une littérature fondée sur une nécessité impérieuse, celle d'interroger encore et encore – et cette interrogation n'épuise aucunement le débat, simplement elle le suscite puis le maintient haut sur l'horizon, elle en démontre l'absolue nécessité morale – notre douleur de vivre au sein d'un monde désemparé, heurté par la violence de ses récentes métamorphoses. À ce titre, a retenu surtout mon attention le dernier tiers du livre, celui qui s'ouvre page 168 par la phrase « Je vous parle maintenant du pays de la mort de ma mère ». Au-delà du motif principal, la maladie et la disparition de la mère vénérée, ce passage d'un peu plus de 80 pages est peinture en creux et sans concession d'une Bretagne sur le seuil d'une modernité problématique. C'est cela que j'ai voulu interroger.



Jean Sullivan nous inclut dans l'appréhension inquiète de son monde. La Haute-Bretagne où il évolue en compagnie de sa mère gravement malade qu'il conduit de villes en villes, d'hôpitaux en hôpitaux, n'est jamais précisément décrite (les villes y sont nommées par des initiales, les paysages seulement suggérées) mais elle compose un arrière-plan édifiant, lequel n'est pas précisément charmant ni même sympathique. La « ville-hôpital » – mais il est plus juste d'écrire « l'hôpital-usine » – où l'on tente maladroitement de soigner les malades, où l'on croise des « personnels soignants » qui témoignent d'une humanité réduite, maigre, froide et pauvre, est le symptôme triste d'un univers moderne déshumanisé. Celui-ci paraît recouvrir tous lieux et toutes relations interhumaines de sa gangue de froideur et de laideur. En ce sens, la Bretagne de Sullivan n'est pas, comme dans

certaines littératures canoniques, un monde protégé qui échapperait – par le poids de ses traditions, par son retard économique ou par la supposée grandeur d’âme de ses habitants – au sort commun de la modernité qui envahit la France à partir du début de la seconde moitié du XX^e siècle. Au contraire, cette modernité semble ici d’autant plus rude et plus ingrate qu’elle s’impose (est imposée), se plaque (est plaquée) de manière brutale et particulièrement artificielle sur un univers qui n’y était aucunement préparé. Chez Sullivan, le temps des mutations (économiques, sociologiques, spirituelles) est un temps rude et sans tendresse. Il est venu brutalement, sans transition ni souci d’établissement progressif. Certes, les usages anciens avaient leurs failles, leurs défauts, leurs limites. Et leurs bornes au sens où l’on peut dire de quelqu’un de rétif à la moindre évolution qu’il est borné ; au moins semblaient-ils accordés aux rythmes propres des vies humaines, au renouvellement sempiternel des générations au sein d’un monde quasi intangible. L’homme (et la femme) de la modernité sont chez l’auteur de *Devance tout adieu* jetés nus et tremblants aux chiens de la profonde et redoutable métamorphose qui est exigée d’eux. Celle-ci impose sa tyrannie à toutes et tous, y compris à celles et ceux qui, comme la « petite mère » de l’écrivain, sont désormais entré(e)s dans le dernier âge de leur séjour terrestre, lequel devrait être – a fortiori – celui du repos du corps et de la paix de l’esprit.

Cette violence qui est faite aux individus rend leur mort plus laide et plus inhumaine. Le mouvement naturel vers le « grand passage » est encombré des oripeaux d’une technicité qui embarrasse les vivants et encombre les mourants. En creux encore, à voix de gorge, Jean Sullivan peint les premiers temps de l’acharnement thérapeutique. Cette peinture est risible – d’un rire noir, étouffé, sombre, déchiré – car les premières armes modernes contre les maladies graves qui fauchent femmes et hommes sont tout à fait dérisoires et défaites par le cours implacable des tumeurs. L’individu moderne confronté aux

radiothérapies naissantes qui brûlent autant ou davantage les chairs saines que les chairs infestées est rendu à une dimension pathétique de cobaye. À nouveau, le réseau d'habitudes sur lesquelles il fondait le fil de ses jours, ses chagrins et ses joies, ses valeurs et ses pudeurs, ses enthousiasmes et ses refus, est battu en brèche, humilié par la brutalité glacée ou brûlante (jamais tempérée car la modernité est ici peinte comme un excès, un viol de la conscience, une blessure très profonde sur le corps sensible) de la machine médicale promue reine cruelle. Au-delà du matériel thérapeutique proprement dit, automobiles et ambulances sur routes élargies, immeubles bâtis à perte de vue aux périphéries éloignées des centres urbains traditionnels, rupture avec les circonstances du monde villageois désormais démonétisé composent un univers très largement désincarné, au milieu du XX^e siècle, à la charnière des époques, et dont il n'y a rien de fameux à attendre. Sullivan laisse à d'autres les grands chants optimistes des manifestes futuristes. Il n'envie pas l'homme cerné de fer, de chrome et d'acier ; tout au contraire, il le plaint d'être ployé sous le fait d'appareillages qui lui semblent définitivement abscons, anormaux, dépourvus de pitié et d'humanité.

Cette barbarie imposée n'est pas sans conséquence sur la capacité des êtres à penser leur existence. On se souvient du maître-mot de Jean Guéhenno réclamant qu'hommes et femmes fussent tous rendus maîtres de cette capacité – « dût cette réflexion sur eux-mêmes faire d'eux des malheureux ». Chez Sullivan, le malheur ne vient point d'un excès de lucidité critique mais, bien malheureusement au contraire, de la grande gangue de sottise confusion dans laquelle les temps modernes – rapides, emportés, fugitifs, écerclés, futiles – placent les individus. Ceux-ci sont amoindris, minimisés, privés de leur « âme véritable » – la formule est encore de Jean Guéhenno, dont on aime à souligner au passage qu'au-delà de la question fondamentale de la foi, il a avec Jean Sullivan bien des points communs dans leur semblable manière d'interroger la violence du monde – par le laci impérieux des usages modernes

et faux, mécaniques et stéréotypés auxquels ils sont désormais soumis. Céline critiquait vertement le travail à la chaîne dans les usines Ford de l'Amérique du Nord des années 20, lequel réduit, selon lui, l'homme à la condition de « chimpanzé ». Sullivan, même s'il confie ne jamais se séparer du *Voyage au bout de la nuit*, n'utilise jamais pareille outrance verbale. Si sa critique n'est pas fondée sur une quelconque provocation lexicale, elle n'en est pas moins saisissante et forte. Car là où le romancier médecin du *Voyage* procède par scènes isolées, moments caractéristiques, arrêts sur images bouleversants, l'écrivain prêtre pratique un art de l'immersion constante au sein d'un cadre de vie en voie de défiguration et peint aux couleurs criardes d'une modernité outrageante. Dans un monde qui ne ressemble plus à rien, s'étiolé, ne possède désormais ni repères stables ni limites assurées, l'individu est bien en peine de découvrir son « moi » véritable. Il patauge et défaille, hésite et s'embrouille, peine à y voir clair, hésite entre plusieurs influences, finit par se laisser porter par une lame de fond collective qui a vite achevé de lui faire confondre la doxa matérialiste ou mercantile du temps avec son appréhension propre de l'existence. Autant que sa vie intellectuelle, sa vie spirituelle est grandement menacée ; le souci de la transcendance est désormais défait par la grande entreprise de formatage de la pensée véhiculée par les appareils politiques, les lobbies dominants et redoutables, ou tout simplement un certain air vicié du temps.

Alors, en effet, « l'écrivain n'est pas seulement un raconteur d'histoires ». Il a mieux à faire et davantage à écrire. On entend encore la parole de Guillevic appelant à s'en « tirer mieux que le menuisier avec le bois ». Et ceci est évidence puisqu'il ne s'agit pas pour le romancier de scier ou même de modeler des fictions mais de creuser et de creuser encore le corps verbal pour interroger les usages du temps et, souvent, les révoquer en doute. Évoquant la mort de sa mère au sein d'un monde engagé dans de rudes métamorphoses sans tendresse, Sullivan est « de ces hommes qu'en matière de gouvernement on appelle des hommes

impossibles ». Il ne transige pas avec la laideur ordinaire du temps, critique sans remords ni regrets un monde mécanique et sot, jette aux orties les illusions menteuses de la modernité. Résolument rétif à ces subterfuges, il continue, seul, désormais sans mère, sa méditation et son combat. Perdue d'avance ?

Alain-Gabriel Monot